

LE THÉÂTRE A QUÉBEC

Il m'a semblé qu'une étude sur le théâtre à Québec, tel qu'il existait il y a quelque trente ans, présenterait un côté curieux et intéressant pour l'histoire de la littérature canadienne. Ce théâtre, on n'en jouissait alors que par le bon vouloir de quelques jeunes amateurs résolus à maintenir sur la scène un petit nombre de pièces de l'ancien répertoire classique, ou à s'essayer dans des entreprises dramatiques avec des œuvres auxquelles Paris venait de donner sa consécration.

Cette étude rétrospective me fournira le prétexte de reparler de certaines pièces,—comédies ou drames,—écrites par des compatriotes, sans oublier quelques représentations retentissantes, presque légendaires, auxquelles le public de Québec, toujours si sensible aux spectacles, assistait comme à de véritables fêtes intellectuelles.

La scène de Québec, et c'est celle-là qui sera l'objet de mes études, était, à une époque déjà éloignée de nous, le partage de jeunes gens, la plupart fort instruits et très au courant de la littérature théâtrale de l'ancienne mère-patrie. C'est par le théâtre que notre public n'a cessé de s'intéresser à la littérature contemporaine de la France. Ce seul fait suffit peut-être à démontrer que mes études ne resteront pas tout à fait stériles et que, reprises plus tard par un écrivain en possession de plus de loisirs, elles pourront contribuer à faire mieux comprendre certaines époques de notre histoire où la littérature, réfugiée au théâtre, avait aussi ses fidèles et ses adulateurs.

L'ABBÉ DE L'ÉPÉE

I

Ce fut le 22 avril 1855, que l'on joua pour la première fois à Québec, le drame émouvant de Bouilly, *L'abbé de l'Épée*. C'est sous la direction intelligente et très entendue de Charles Berger, professeur de langue française au *High School*,—mort depuis,—que des amateurs de théâtre entreprirent de représenter cette pièce en cinq actes, le directeur s'étant chargé du rôle le plus difficile, qui en est comme la cheville ouvrière, celui de l'abbé de l'Épée. Il le remplit à merveille et contribua le plus largement au succès de la soirée, qui fut très grand. L'onction qu'il mettait,—il joua ce rôle plus d'une fois,—dans le long récit des malheurs du comte d'Harancour, orphelin et infirme, pénétrait tous les cœurs. Ce récit, on le

sait du reste, se fait chez l'avocat Franval, à qui l'abbé de l'Épée veut confier la tâche, de revendiquer l'héritage de son jeune et intéressant protégé. Je jouai, à cette première représentation, le rôle de Franval, et, selon le compte-rendu du *Canadien*, jeus parfois, dans l'expression de ma colère contre le détenteur de l'héritage du jeune homme, le cupide Darlemont, des "accents énergiques." On ne trouverait maintenant à Québec que deux amateurs qui prirent part à la représentation de *L'abbé de l'Épée*: M. Cyrille Junot, ancien employé au ministère de la milice et celui qui écrit ces lignes. M. Junot, dans les quatre actes du drame parut sous la livrée du bon et naïf Dominique, le domestique de la famille de Franval, et au cinquième acte, sous l'habit de vicours brodé noir de Darlemont; il réussit à passer du comique au tragique avec un égal talent.

Si je mentionne le compte-rendu du *Canadien*, c'est un peu avec prémeditation. Cela me mène à parler de son rédacteur d'alors, M. R. Macdonald, qui avait suivi les répétitions de la pièce avec un intérêt très vif et facile à comprendre, quand on saura qu'il avait lui-même dirigé une école de sourds-muets.

Ce qui marqua d'un trait profond cette "première," ce n'est pas qu'elle fut donnée sous le patronage du président de l'Assemblée Législative, John Sandfield Macdonald, non; c'est la présence de *trois femmes* sur la scène de Québec. Le garçon beau, joufflu et imberbe, embarrassé dans ses jupes et ne sachant où se mettre les mains, semblait avoir fait son temps. Les rôles, un peu effacés il est vrai: ma dame Franval, et de Clémence sa fille, avaient été confiés à des femmes, et ce fut là l'*attraction* de la soirée. La mère, je veux parler de ma dame Franval, car les actrices n'avaient de parenté que dans la pièce, joua avec dignité; le rôle, du reste, ne comportait pas autre chose; et Clémence, en dépit d'une timidité inséparable d'un premier début, pour employer un vieux cliché, fit une jeune ingénue assez passable. Notons, en passant, qu'un jeune Valin, chargé de représenter Jules d'Harancour, avait les deux doigts de la main coupés, et que la preuve de l'identité de la victime de Darlemont, donnée d'une façon aussi réelle, ajouta à l'émotion du public. Bref, la pièce eut un véritable succès de larmes.

Qu'il me soit permis maintenant de parler du drame lui-même, de la part qu'il faut faire à l'histoire et à l'invention. Bouilly fit jouer sa pièce le 13 décembre 1799 (23 frimaire, an VIII). On sait que l'abbé de l'Épée s'occupait de l'éducation des sourds-muets. On lui amena un jour, étant à Paris, un jeune sourd-muet égaré dans la grande ville. Le digne ecclésiastique